Helmut Lüdtke (1926-2010)

Autor(en): **Raible, Wolfgang**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **75 (2011)**

Heft 297-298

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NÉCROLOGIE

Helmut LÜDTKE
(1926-2010)

Quiconque veut rendre justice à Helmut Lüdtke doit d'abord esquisser une image de l'époque à laquelle il reçut sa formation. Il faut donc évoquer l'après-guerre, en Allemagne – ce qui présuppose, en même temps, un regard sur l'évolution de la linguistique entre les deux grands conflits mondiaux. C'est ainsi qu'on comprendra le rôle de pionnier qui revient à Lüdtke. Après ces préliminaires, on pourra mieux apprécier son rôle ultérieur dans la linguistique romane.

Nous savons que les disciplines philologiques ont pris naissance au XIXe siècle en tant que disciplines purement historiques. Il s'agissait alors de s'occuper du passé, et non du présent. En romanistique littéraire, il a fallu un homme comme Ernst Robert Curtius (1886-1956) pour faire, dans les années 20 du XXe siècle, le saut dans le présent (*Französischer Geist im neuen Europa*, 1925). À titre de comparaison, une discipline comme celle des études orientales a réussi cette transition, en Allemagne, seulement vers la fin du siècle dernier.

En principe, la situation n'était pas différente en linguistique. On sait qu'en 1916 apparut le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, ouvrage qui signe l'avènement d'une nouvelle époque dans laquelle en linguistique les études purement historiques commencent à être refoulées peu à peu par la synchronie. Une bonne occasion se présenta avec le premier Congrès international de linguistique, tenu à la Haye en 1928, où le prince Nicolaï Trubetzkoy (1890-1938), Roman Jakobson (1896-1982) et Sergeï Karcevski (1884-1955) rendirent public leur manifeste pour la fondation de la phonologie sous le titre *Quelles sont les méthodes les plus appropriées à un exposé complet et pratique de la phonologie d'une langue quelconque ?*, texte que Jakobson publia à nouveau dans les premières pages du premier volume de ses *Selected Writings*. Ce n'est que onze ans plus tard que furent publiés, en 1939, de manière posthume, comme volume n° 7 des *Travaux du cercle linguistique de Prague*, les fondements de la phonologie (*Grundzüge der Phonologie*) de Trubetzkoy, ouvrage analysant une large série de systèmes phonologiques de langues particulières.

Cependant, dans une linguistique allemande dominée encore fortement par l'approche historique, la linguistique synchronique se heurtait à des résistances énormes. C'est la raison pour laquelle les retombées de cette approche ne furent que minimes. Wolf Dieter Stempel, qui s'est penché sur la réception du structuralisme en Allemagne dans l'entre-deux-guerres, a dû en constater la quasi-absence[1]. Même des linguistes

---

[1] *Gestalt, Ganzheit, Struktur. Aus Vor- und Frühgeschichte des Strukturalismus in Deutschland.* Veröffentlichungen der Joachim Jungius–Gesellschaft der Wissenschaften, Nr. 33, Göttingen (Vandenhoeck), 1978. – Entre-temps, nous disposons d'études plus détaillées ; v. p. ex. Klaas-Hinrich Ehlers, *Strukturalismus in der deutschen Sprachwissenschaft : die Rezeption der Prager Schule zwischen 1926 und 1945*, Berlin etc., de Gruyter, 2005 (Studia linguistica Germanica 77).

aux vues très larges, tel Hugo Schuchardt (1842-1927), méconnurent l'importance de cette nouvelle direction de la recherche linguistique (voir son compte rendu de Saussure datant de 1917). Dans l'époque qui a suivi la deuxième guerre mondiale, un des premiers linguistes germanophones à entrer en contact avec le structuralisme fut le Suisse Hans Jakob Seiler (né en 1920) ; il s'était rendu à la meilleure adresse possible à cette époque, à savoir Paris auprès d'Émile Benveniste (1903-1976). C'est ainsi qu'il passa son habilitation en 1951 à Hambourg, avec un travail rédigé en français et paru à Paris intitulé *L'aspect et le temps dans le verbe néo-grec*[2].

Les exceptions sont rares dans la romanistique de langue allemande – il n'y en a que deux : d'une part, Walther von Wartburg (1888-1971) à Bâle qui fut inspiré d'une manière tout à fait spéciale par le structuralisme et qui recommanda notamment la phonologie à ses élèves ; de l'autre, Heinrich Lausberg (1912-1992), d'abord à Bonn, plus tard à Münster en Westphalie. Déjà en 1949, Lausberg publiait un article sur les apports de la phonologie[3]. Comme l'avaient fait avant lui Jakobson et von Wartburg, il plaida en faveur d'une phonologie à la fois synchronique et diachronique.

Pour compléter l'image des débuts très hésitants du structuralisme en Allemagne, il faut encore mentionner l'ancienne république démocratique allemande et un renfort venu de l'extérieur. Wolfgang Steinitz (1905-1967), finno-ougriste de haute souche, reconnut très tôt les talents de Manfred Bierwisch (1930-) qu'il intégra dans la *Arbeitsstelle Strukturelle Grammatik*. Il avait fondé cette institution sous les auspices de l'Académie des humanités et des sciences à Berlin, devenue par la suite le haut-lieu de la réception des travaux de Noam Chomsky (1928-) en Allemagne. En 1963, Eugenio Coseriu (1921-2002), qui avait été en poste en Uruguay, s'installa à Tubingue et devint dès lors un des protagonistes des plus efficaces du structuralisme linguistique dans tous ses états.

Or, les intérêts phonologiques de Lausberg furent décisifs pour deux de ses élèves – dont l'un avait pour nom Helmut Lüdtke, l'autre Harald Weinrich (né un an après Lüdtke en 1927). Lüdtke obtint son doctorat à Bonn en 1952 avec une thèse, publiée quelques années plus tard, intitulée *Die strukturelle Entwicklung des romanischen Vokalismus*[4]. Weinrich, qui avait passé son doctorat avec Lausberg en soutenant une thèse littéraire, passa son habilitation deux ans plus tard avec ses *Phonologische Studien zur romanischen Sprachgeschichte*[5]. Dans la même année, Lausberg organisa, en commun avec Eberhard Zwirner, un colloque à la mémoire de Trubetzkoy, décédé 20 ans plus tôt. Ont participé activement à ce colloque – inauguré comme il se devait par Roman Jakobson – Helmut Lüdtke, Harald Weinrich et un troisième jeune talent, Werner Winter (1923-2010) qui, après un détour par les Etats-Unis, eut une chaire de linguistique générale à Kiel en 1964. Weinrich avait été nommé à cette même université déjà en 1960 tandis que Lüdtke dut d'abord passer son habilitation à l'Université de Bâle avant d'être nommé, en 1965, à l'Université de Fribourg-en-Brisgau. Ceci en même temps d'ailleurs qu'Oswald Szemerényi (1913-1996), spécialiste en linguistique tant indo-européenne que générale et venu quant à lui de Londres. Le ballon d'oxygène que fut l'enseignement de Lüdtke

---

2 Paris, Belles Lettres, 1952.

3 « Über Wesen und Aufgabe der Phonologie – eine Einführung », *Zeitschrift für Phonetik und allgemeine Sprachwissenschaft* 1 (1949) 5/6, 249-261.

4 Romanisches Seminar der Universität Bonn, 1956 (*Romanistische Versuche und Vorarbeiten* 2).

5 Münster, Aschendorff, 1958.

était très bienvenu, renforçant les efforts de Herbert Pilch (1927-). Cet angliciste structuraliste avait passé son habilitation contre d'énormes résistances à l'université de Kiel et occupa, à partir de 1961, une chaire angliciste à Fribourg-en-Brisgau. Pilch déclara plus tard que pendant la phase allemande de ses études, il n'avait jamais entendu parler de linguistique synchronique[6].

L'enseignement de Lüdtke à Fribourg eut un retentissement énorme, et ce d'autant plus qu'il concurrençait Olaf Deutschmann (1912-1989), connu pour l'hermétisme de son enseignement à dominante historique[7]. Un de ses premiers cours fut consacré à l'histoire du vocabulaire des langues romanes, un domaine dans lequel il était très expert grâce à sa longue collaboration au *Französisches etymologische Wörterbuch* (FEW) à Bâle et au *Romanisches etymologisches Wörterbuch* (REW) à Bonn[8]. Lüdtke donnait ses cours dans le grand amphithéâtre de l'université, réservé jusqu'alors à Hugo Friedrich (1904-1978), romaniste littéraire qui régnait en maître absolu sur la faculté des sciences humaines. Ce succès ainsi que le fait que Lüdtke parlait très bien plusieurs langues romanes (faculté ne présentant que peu d'intérêt à cette époque parmi les littéraires – il fallait certes connaître les langues, mais il n'était pas nécessaire de bien les parler) contribuèrent à détériorer rapidement les rapports entre Lüdtke et Friedrich. C'est ainsi que Lüdtke, malgré ses indéniables succès dans l'enseignement, décida de changer d'université après seulement sept semestres, préférant, en 1969, l'université technique de Berlin à l'université de Fribourg-en-Brisgau.

En bref, la situation de départ du linguiste Helmut Lüdtke était la suivante : quand il fut nommé à Fribourg au milieu des années 60, il appartenait à une bonne poignée de linguistes structuralistes pionniers qui devaient toujours lutter contre des préjugés assez forts.

Or, le développement ultérieur de Lüdtke se caractérisa par les questions fondamentales qu'il s'était posées déjà dans sa thèse de doctorat :

- Comment se fait-il que, à partir du même latin, se soit développée la diversité des langues romanes ?
- Comment peut-on expliquer le changement auquel sont exposées toutes les langues ?
- Enfin, existe-t-il une unité derrière cette pluralité ?

Ces questions l'ont occupé pendant toute sa vie d'érudit. Ce faisant, il a constamment élargi sa base empirique, intégrant en même temps de forts aspects théoriques allant jusqu'à la théorie de la connaissance. Montrer que les choses sont différentes de ce que nous sommes enclins à penser dans notre naïveté, voilà son but principal.

Un premier exemple : les phonologues travaillent avec des sons qui ont une fonction. Et on croit en général que les phonèmes ainsi trouvés reflètent les lettres de l'alphabet. Vers la fin des années 60, Lüdtke commença à réfléchir, ainsi que Pilch, sur notre

---

6 Les anglicistes de l'université de Kiel avaient même essayé d'empêcher l'habilitation de Pilch, et ce ne fut que grâce à une intervention du grand slaviste Erwin Koschmieder (1895-1977) qu'il reçut une bourse d'habilitation de la part de la Deutsche Forschungsgemeinschaft.

7 Parmi les élèves les plus connus que Lüdtke forma à Fribourg, on compte Utz Maas. Celui-ci passa son doctorat avec lui et plus tard, à Berlin, son habilitation.

8 Paru en deux volumes sous le titre de *Geschichte des romanischen Wortschatzes*, Freiburg, Rombach, 1968.

écriture alphabétique tout en montrant qu'elle nous conduit à des préjugés. Grâce à une série de publications, entre autres de sa main, on sait maintenant que c'est notre seule écriture alphabétique qui nous fait croire qu'il existe des phonèmes en tant qu'unités aux confins nets. Malgré tous les instruments que nous fournit l'analyse acoustique, nous ne sommes jamais à même de décider où commence et où se termine tel ou tel phonème dans la chaîne parlée. Hans Martin Gauger dirait que les phonèmes ne sont pas des unités propres à notre conscience.

Depuis lors, on redécouvre à intervalles réguliers ce phénomène incontournable. Citons le titre d'une publication de Robert F. Port datant de 2008, publication qui aurait beaucoup plu à Lüdtke : « All is prosody : Phones and phonemes are the ghosts of letters »[9]. On peut même analyser des chaînes parlées entières sans avoir recours à la notion de voyelles ou consonnes délimitées. On sépare par exemple une chaîne parlée en tronçons de 16 millisecondes chacun, tout en constatant où sont les transitions présentant un changement majeur. Il s'agira des tronçons porteurs de l'information la plus grande ou, comme Lüdtke avait pris coutume de dire, des tronçons avec la plus grande « néguentropie ». Contrairement à ce que l'on attendrait, il ne s'agit pas des tronçons qui se trouvent à l'intérieur de consonnes, mais bien à l'intérieur de voyelles ; et là encore, ce seront les voyelles profondes, et non les aiguës. En analysant le degré d'information ainsi livrée, on arrivera à une échelle traditionnellement connue comme l'échelle de sonorité : la porteuse de la sonorité la plus grande est la voyelle A, suivie des voyelles moyennes E et O, puis des voyelles aiguës U et I ; suivront les semi-voyelles, les latérales, les nasales, les fricatives et les occlusives. Ceux qui sont familiers avec les trois petits volumes publiés par Heinrich Lausberg sous le titre *Romanische Sprachwissenschaft* sauront que ce qui caractérise une syllabe est le degré de sonorité montant à partir de l'attaque jusqu'au noyau, descendant après, le cas échéant (coda)[10]. Autrement dit, les plus petits tronçons phoniques accessibles à notre conscience sont les syllabes. Et on se souviendra que nous obtenons les phonèmes par la comparaison d'unités qui ont au moins l'envergure d'une syllabe : *jeune / jeûne*, *bas / pas*, etc. Il est en outre bien connu que les enfants apprennent plus vite des écritures à base syllabique (Katakana ou Hiragana pour le Japonais) que les écritures alphabétiques, même si les premières comprennent en général environ 200 éléments graphiques. Chaque enfant peut distinguer des syllabes tandis qu'il faut appliquer des astuces pour rendre perceptible ce qui correspond, dans la chaîne parlée, à une lettre de l'alphabet. Le prix que nous devons payer pour l'invention de l'alphabet, toute élégante qu'elle soit, est un désordre caractérisé par le terme de 'dyslexie'. Lüdtke a approfondi ses idées respectives par une série d'articles portant sur les systèmes d'écriture et l'histoire de l'écriture[11].

Pour nous libérer d'autres vues naïves, Helmut Lüdtke a eu recours, par exemple, à l'épistémologie évolutionniste. Cette théorie nous enseigne essentiellement que nos

---

9 Robert F. Port, 2008. « All is prosody : Phones and phonemes are the ghosts of letters », *Proceedings of Speech Prosody*, São Paulo : Capes, 7-14. – Christian E. Stilp / Keith R. Kluender, 2010. « Cochlea-scaled entropy, not consonants, vowels, or time, best predicts speech intelligibility », *Proceedings of the National Academy of Sciences USA*, 107 (27), 12387–12392.

10 H. Lausberg, *Romanische Sprachwissenschaft*. 1. Einleitung und Vokalismus. 2. Konsonantismus. 3. Formenlehre. Berlin etc. : de Gruyter, 1963-1972 (Sammlung Göschen 128/128a ; 250 ; 7199). Quant à la syllabe et au degré de sonorité, voir vol. 1, §§ 88-96.

11 Il a passé cet intérêt à son élève sus-mentionné, Utz Maas.

facultés de perception sont dues à l'adaptation à notre environnement. Pour nous, trois dimensions spatiales sont suffisantes tandis que les physiciens ont besoin d'espaces multidimensionnels que leur procurent, sans aucun problème, les mathématiques – espaces cependant qui dépassent largement notre faculté de représentation. Or, une conséquence de notre faculté de perception réduite réside dans le fait que, pour nous, les objets sont immobiles, leur mouvement étant regardé comme un cas spécial. Dans ce cas, Lüdtke a enseigné que c'est le contraire qui est vrai : le mouvement permanent étant le cas normal, le repos le cas spécial ou extraordinaire ; et que la même chose vaudrait pour le langage dont l'essence serait son changement permanent – et ce, par le fait même que nous l'utilisons comme instrument de communication. Le phénomène à expliquer serait donc la permanence d'une langue. Pour ce faire, le grand dialecticien qu'il était toujours a distingué deux pôles qui se présupposent mutuellement. Dans ses *Kommunikationstheoretische Grundlagen des Sprachwandels* de 1980, leurs noms étaient encore la langue non-administrée et la langue administrée ; plus tard, en particulier dans une grande synthèse publiée pour la première fois en 2005 sous le titre de *Der Ursprung der romanischen Sprachen*, il eut recours aux notions proposées par Wulf Oesterreicher et Peter Koch, à savoir langue de proximité et langue de distance. Le système de formation d'une société jouerait le rôle essentiel d'intermédiaire entre les deux pôles. Il empêche de toute façon que le changement langagier soit trop rapide, sans jamais être à même de le réduire à zéro[12].

Dans ce contexte, Helmut Lüdtke s'est toujours posé la question de savoir pourquoi, malgré la liberté individuelle de chaque sujet parlant et malgré la variation d'une langue dans l'espace géographique et dans les couches d'une société, ce changement ne mène pas à un état chaotique. À cette fin, il avait volontiers recours au concept de la main invisible prêté à Rudi Keller ou à Adam Smith, ou aux processus d'organisation spontanée décrits par le physicien Hermann Haken. Tous les deux sont des images de la formation d'un nouvel équilibre ou, comme Helmut Lüdtke avait coutume de dire, d'une homéostasie. En ce qui concerne le côté matériel, il a formulé ce mouvement comme une loi universelle du changement langagier, une espèce d'entropie naturelle à laquelle s'oppose une néguentropie qui assurera la permanence de la faculté de communication.

Dans la description de Helmut Lüdtke, la langue latine s'est offert le luxe d'avoir deux variantes, celle de proximité et celle de distance. Le système de formation ainsi que des conventions de prononciation identiques auraient garanti la communication verticale. Cependant, au fur et à mesure du temps écoulé, ceux qui écrivent deviennent de plus en plus conscients de leur formation langagière défectueuse par rapport à la norme écrite, sachant en même temps que ce défaut élargit leur rayon de communication. Un exemple en serait Grégoire de Tours, auteur de la deuxième moitié du VIe siècle. Dans sa 'Gloire des confesseurs' (*gloria confessorum*), il cite expressément les reproches qu'un littéraire bien formé pourrait lui adresser : « Tu n'as pas de formation stylistique valable, tu n'es pas à même de discerner les noms, utilisant trop souvent les masculins au lieu des féminins, les féminins au lieu des neutres, et les neutres au lieu des masculins ; la plupart du temps, tu utilises les prépositions qu'on devrait utiliser selon l'usage qu'en font les bons écrivains sous une forme incorrecte. C'est que tu les utilises avec l'accusatif au lieu

[12] Lüdtke, Helmut, 2005, ²2009. *Der Ursprung der romanischen Sprachen : eine Geschichte der sprachlichen Kommunikation*, Kiel, Westensee/Verlag (*Dialectologia pluridimensionalis Romanica* 14).

de l'ablatif, et vice versa, avec l'ablatif au lieu de l'accusatif. » Dans son *Historia Francorum*, Grégoire s'identifie expressément avec la manière rustique de s'exprimer, disant que, souvent, il avait entendu dire « [...] que les artifices stylistiques sont accessibles seulement à un petit nombre d'érudits tandis que bien des gens comprennent les paroles d'un homme simple ».

Déjà, lors de sa période fribourgeoise, Helmut Lüdtke utilisait la notion de 'continuité d'estafette' pour décrire la façon dont une langue vivante est apprise, parlée et transmise à autrui. C'est pourquoi, pour lui, le latin n'était pas une langue morte mais une langue qui vit encore sous la forme des langues romanes actuelles – en somme un latin avec un espace variationnel immense. Pour lui, même le latin classique tel qu'il est enseigné dans nos écoles n'est pas mort, mais une 'langue traditionnelle' (Traditionssprache). Il explique le passage à cet état de langue traditionnelle par le changement des conventions de prononciation sous Charlemagne. Tant que ces conventions étaient encore identiques ou presque, la communication verticale était encore possible.

Avec tout cela, Helmut Lüdtke a donné des réponses à deux des trois questions évoquées plus tôt, à savoir celle que pose le problème du changement langagier permanent et celle de l'unité qu'on trouve derrière des processus très divergents, unité qu'il avait trouvée dans des lois universelles du changement langagier. Reste la question de cette hétérogénéité dans l'espace qui a donné lieu aux langues romanes actuelles. Comme Lüdtke s'est toujours refusé à donner des réponses trop faciles – trop bon marché à ses yeux – évoquant les effets mirifiques de tel ou tel substrat, cette dernière question restait un véritable challenge pour lui. Pour y répondre, il eut recours à une panoplie de facteurs : selon la règle voulant qu'on revienne toujours à ses premières amours, les systèmes phoniques et leur évolution occupaient toujours le premier plan. Dans ce contexte, il avait recours à l'histoire de la colonisation romaine et ses directions principales. Venait ensuite le facteur de la mobilité ou son opposé, la sédentarité, facteur lié au réseau routier, donc l'existence de voies de communication. Puis il tirait profit, dans les limites des informations disponibles, de l'évolution historique d'une région. Pour finir, il tirait le cas échéant des conclusions du caractère spécifique que présente le vocabulaire d'une certaine région. C'est de cette façon-là qu'il réussit à esquisser, par exemple, une image très précise et convaincante de la genèse de l'espace langagier ibéroroman du Nord-Ouest ; la même chose vaut dans le cas de la Sicile, de l'Italie méridionale ou de la Sardaigne – tout cela justifiant pleinement le sous-titre de l'ouvrage cité : une histoire de la communication langagière (*Eine Geschichte der sprachlichen Kommunikation*).

Dans cette vaste entreprise, Lüdtke pouvait profiter d'un trésor que, à part lui, peu de gens possédaient : une connaissance intime non seulement des grandes langues romanes, mais encore de nombreuses variétés dialectales. Grand amateur de perspectives inhabituelles et peu orthodoxes, il avait insisté, depuis des années déjà, sur le fait que, dans le domaine des langues romanes, ce n'étaient pas les grandes langues littéraires mais les parlers et les dialectes qui présentaient le plus grand intérêt pour la typologie et l'histoire linguistiques – une opinion dont le bien-fondé fut démontré, à Fribourg, par l'angliciste Bernd Kortmann et ses études sur les dialectes de la langue anglaise[13]. Parmi les créolistes, il est de longue date monnaie courante que, pour comprendre l'évolution des

[13] Bernd Kortmann, 2004. *Dialectology meets typology : dialect grammar from a cross-linguistic perspective*, Berlin, Mouton de Gruyter (*Trends in linguistics. Studies and monographs* 153).

langues créoles, il ne faut pas partir du français d'aujourd'hui mais de celui qu'on parlait, au XVIIe siècle, en Normandie et dans l'ouest de la France. C'est que les dialectes témoignent, en règle générale, de phases différentes du changement langagier, et c'est pourquoi Helmut Lüdtke les a utilisés pour la reconstruction des étapes et des phases de ce changement. Reste à remarquer que la morphologie et la syntaxe ont toujours joué un rôle moins important pour Lüdtke – dans ce domaine-là, il cite d'une manière approbatrice par exemple les études de Georg Bossong sur le marquage différentiel de l'objet ou celle de Maria Selig sur la formation de l'article[14].

En parlant d'une manière générale, on ne peut qu'admirer et même envier Lüdtke pour l'ampleur de ses expériences et de ses connaissances. Dans le domaine du latin, il connaissait à merveille des auteurs comme Cicéron, saint Augustin, saint Jérôme et des poètes du Bas-Empire comme Prudence ou Sedulius. Un de ses exploits admirables fut l'explication de la transition d'une métrique à base de quantités vocaliques à une métrique comptant les syllabes et faisant valoir, par surcroît, une rime finale. Il connaissait le monde des langues slaves aussi bien que celui de l'arabe ou le domaine des langues indo-européennes jusqu'au sanskrit, sans oublier le Proche-Orient et son histoire.

Pour terminer, je voudrais souligner une caractéristique générale. Pour y parvenir, j'emprunterai un petit détour. Ceux qui s'occupent de la littérature des langues romanes connaissent bien le nom de Geoffroy de Saint-Hilaire. Honoré de Balzac se réclame de lui dans sa préface à la Comédie Humaine en 1842 où il explique le grand projet qu'il a : comparer l'humanité avec l'animalité. Ce même Geoffroy de Saint-Hilaire était beaucoup admiré par Goethe pour ses études comparatives sur les squelettes des vertébrés. C'est ainsi qu'il découvrit, pour utiliser les termes d'aujourd'hui, que les squelettes de tous les vertébrés sont organisés selon un même plan dans l'axe antérieur-postérieur. Dans ce contexte, Geoffroy de Saint-Hilaire comparait aussi les crânes de chimpanzés avec des crânes humains – et fit une découverte assez frappante : la forme du crâne d'un bébé chimpanzé ressemble fort à celle d'un bébé humain, tandis que les crânes des adultes présentent un aspect très différent : le chimpanzé a développé des arcades sourcilières proéminentes et des maxillaires très saillants pourvus de fortes canines. En revanche, le crâne de l'homme adulte reste toujours très similaire aux formes du crâne du bébé, seule la partie inférieure de la figure devenant plus large.

Geoffroy de Saint-Hilaire en tira la conclusion suivante : le propre de l'évolution humaine pourrait consister en une phase juvénile prolongée. Pour bien comprendre la portée de ce constat, il suffit de comparer le comportement d'un bébé chimpanzé avec celui d'un chimpanzé adulte. Le bébé est encore plein de curiosité, il veut explorer le monde autour de lui, il s'engage dans toutes sortes de jeux ; le chimpanzé adulte aura perdu toutes ces qualités. La particularité de l'homme consisterait donc dans une prolongation de la curiosité juvénile, des occupations ludiques, du goût de l'exploration, du désir d'acquérir toujours de nouvelles connaissances. Et cela, le cas échéant, pendant toute sa vie. Or, c'est exactement cette impression que j'ai toujours eue toujours lors de mes rencontres avec Helmut Lüdtke. Où qu'on le rencontrât, il engageait ses partenaires dans un dialogue intéressé, voulant savoir toutes sortes de choses et parlant le moins possible de lui-même. Pour moi, Lüdtke était l'exemple par excellence de la thèse de la

[14] Un autre point à remarquer est sa réticence à l'égard de la phonologie et la morphologie naturelles, champ d'activité préféré de Willi Mayerthaler (1945 à 2002) qui, à Berlin, avait été son assistant.

néoténie (c'est le nom scientifique qu'on a donné à ce phénomène, un autre étant 'pédomorphose'), puisqu'il est toujours resté intellectuellement jeune et plein d'un désir de savoir, d'aller au-delà des choses.

Helmut Lüdtke était un représentant extraordinaire de la linguistique romane et générale, et la Société de Linguistique Romane doit se féliciter d'avoir pu compter parmi les siens pendant plus de quatre décennies (1966-)[15] un savant de sa qualité.

Wolfgang RAIBLE

Mariana TUŢESCU
(1942-2010)

Mariana Tuţescu, professeur de linguistique française à la Faculté des langues étrangères de l'Université de Bucarest, est décédée le 18 mai 2010, à l'âge de 68 ans.

Licenciées ès lettres de l'Université de Bucarest en 1965, sa carrière universitaire a débuté avec une thèse de doctorat sur *Le groupe nominal et la nominalisation en français moderne* (Klincksieck 1972)[1], qui représente une contribution pionnière à la description générative-transformationnelle du français à une époque où le modèle chomskyen était peu connu.

Après la soutenance de sa thèse, Mariana Tuţescu a donné le premier cours de sémantique française à l'Université de Bucarest, suivi par la publication de son *Précis de Sémantique Française* (paru d'abord à Bucarest en 1973 et republié chez Klincksieck, en 1979), livre devenu depuis, au même titre que ceux de ses prédécesseurs signés de S. Ullmann (1952) et d'O. Duháček (1967), un ouvrage de référence dans le domaine. Ses travaux ont enrichi plusieurs domaines de la linguistique française : sémantique[2], syntaxe, grammaires transformationnelles[3], pragmatique[4], théorie du texte[5], analyse du discours[6], argumentation[7], logique du langage naturel[8]. Ses dernières recherches ont été

---

15 V. ici 30, 241.

1 Dont un premier échantillon, « Le type nominal *ce fripon de valet* », avait été donné ici même (33, 299-316).

2 « La métaphore des parties du corps en français », *Studii şi Cercetări Lingvistice*, 1- 4 (1997), 461-469.

3 *Les grammaires génératives-transformationnelles*, Bucureşti, 1982.

4 *La Présupposition en français contemporain*, Bucureşti, 1978

5 « Fictionalité et figurativité dans le dialogue : à propos de *Dialogues de bêtes* de Colette », *Rev.Roum.Ling.*, Hommage à A. Niculescu et F. Dimitrescu, 43 (1998), 251-260.

6 « Du modalisateur épistémique au connecteur discursif », *Les formes du sens*. Études (...) offertes à R. Martin à l'occasion de ses 60 ans, Louvain-la-Neuve, 1997, 387-397.

7 *L'Argumentation. Introduction à l'étude du discours,* Bucuresti, 1986 (3e éd. 2005) ; « Francis Ponge ou la rhétorique argumentative de l'objet », *Ślady obecności. Traces d'une présence. Mélanges offerts à U. Dąmbska–Prokop*, Kraków, 2001, 337-347.

8 « Le <PROBABLE> et le <POSSIBLE>, valeurs modales prototypiques dans les langues romanes? », in : A. Cuniţă / C. Lupu / L. Tasmowki (ed.), *Studii de lingvistică*